Fédor, maintenant que son inquiétude se calmait, se sentait singulièrement embarrassé.

—Avez-vous moins peur désormais, se hasarda-t-il à lui demander ? Vous trouvez-vous mieux ? Etes-vous plus calme ?

—Oui ! oui ! Merci,—répondit-elle d'une voix tremblante.

—Non ! non ! ne me remerciez pas... Je vous en conjure !... Si vous saviez combien je suis heureux d'avoir réussi.

Et il ajouta, si bas qu'elle put l'entendre à peine :

—Jamais je n'ai été aussi heureux.

Il disait vrai, il nageait en plein ciel.

La voiture sortie du chemin de traverse, suivait la route d'Argent, de là elle piquait droit sur Gien.

Ils atteignaient la gare de cette ville vers les six heures du soir.

Marcelle était partie sans chapeau, sans manteau.

Mais Fédor avait songé à tout, nous l'avons dit.

Dans le coupé, Marcelle avait trouvé une vaste pelisse de fourrure et un capuchon qui devait cacher à tous les yeux son merveilleux visage.

A Gien, un domestique en livrée sombre attendait à la gare.

Il s'approcha du comte et lui remit un ticket.

—Le train va passer dans un quart d'heure, monsieur le comte.

Fédor remercia de la tête.

Marcelle avait pris son bras ; encapuchonnée, voilée à tous les yeux ; elle tremblait comme un jeune oiseau surpris.

Et lui, de sa voix la plus douce, il lui répétait encore :

—Calmez-vous, calmez-vous, je vous en conjure... Le péril est passé... Comment voulez-vous que l'on ait fait jouer aussi promptement le télégraphe ? C'est impossible. Vous allez vous rendre malade.

Le train arrivait.

Fédor montra son ticket à un employé qui salua gracieusement.

Un compartiment retenu. Parfaitement

On a toujours des égards pour un gentleman qui se paye le luxe d'un compartiment pour lui seul.

Le train partit.

Marcelle rejeta en arrière le capuchon et sa jolie tête apparut en pleine lumière, les yeux agrandis par l'émotion.

—Je vais vous dire notre itinéraire,—fit Fédor, et vous allez voir que tout marchera à ravir. Les grosses difficultés sont vaincues. Nous allons arriver à Melun. Là, nous prenons le train, l'express de 8 heures 30. Nous sommes à Dijon à 1 heure 26. Nous en repartons douze minutes après, et à 6 heures 10 minutes nous sommes en Suisse. Oh !

—ajouta-t-il, en riant franchement,—je suis très ferré sur l'indicateur. Je l'ai tellement travaillé depuis huit jours.

—Que vous êtes bon,—murmura la jeune femme, —comment vous remercier, mon cher sauveur ?

—En ne me remerciant pas... En vous laissant tout tranquillement sauver, ce qui est, comme vous le voyez, l'affaire la plus simple.

Il dit encore, comme s'il exposait la chose la plus naturelle du monde :

—Mon Dieu ! j'avais bien songé, pour vous conduire en Suisse, à commander un train spécial... mais j'ai craint d'éveiller les soupçons. Je crois qu'il est beaucoup plus sage de prendre le parti auquel je me suis arrêté :

—Et vous croyez qu'à la frontière,—demanda Marcelle dont les craintes s'avivaient... —

—Je crois qu'à la frontière, je suis même certain que nous aurons libre manœuvre et que l'on nous laissera passer avec tous les égards qui nous sont dus... Mais songez donc qu'il faut que le préfet du département du Cher soit prévenu, qu'il télégraphie à Paris, qu'à Paris on fasse jouer alors, mais seulement alors, le télégraphe... Vous êtes en sûreté... je vous en donne ma parole d'honneur. Croyez-moi, la police a autre chose à faire que de s'occuper d'une jeune femme que l'on délivre.

Tout se passa de point en point ainsi que l'avait annoncé Stroganof.

A Dijon, un autre domestique, toujours en livrée sombre, conduisit cette fois Fédor et sa compagne voilée jusqu'à leur compartiment réservé.

—Là,—fit le jeune homme, une fois Marcelle installée dans son coin, et dès que le train se mit en marche.—Là... vous devez mourir de faim.

Aussi ai-je commandé un en-cas qui se trouve dans le filet, et nous allons dîner, sinon confortablement, du moins suffisamment, vous verrez bien.

Et, d'un panier volumineux, Fédor sortit le plus délicat des ambigus.

Et il mangea de grand appétit, maintenant que son inquiétude s'était envolée.

Marcelle aussi, du reste ; la confiance de son compagnon la gagnait.

Alors ils parlèrent, et ce fut, naturellement, la scène du sauvetage qui fit les frais de la conversation.

Et Fédor retraçait si drôlement le bain de l'aimable Henriette que la jeune femme laissa échapper un franc éclat de rire.

La glace était rompue.

—Et Porthos ?...—demanda-t-elle.

Le brave Porthos qui a admirablement joué son rôle, convenez-en, est confié aux soins de Jules Raisin... Jules Raisin file à travers champs et va prendre un train se dirigeant sur Bourges.

Là il se rendra à Paris, toujours avec Porthos, et il sera largement récompensé de ses services et de ses peines... Ce n'est que justice.

—Alors, je reverrai Porthos ?... —

Fédor releva brusquement la tête et ne répondit pas immédiatement à cette demande de sa compagne.

A la dérobée, il la regarda, puis il finit par lui dire :

—Mais certainement vous reverrez Porthos. Je vous le donnerai même, pour peu que vous en exprimiez le désir. Lui vivant, le noble animal, personne ne vous approchera sans votre consentement, vous pouvez en être certaine... —

Et il ajouta avec une gaieté forcée qui expira sur ses lèvres :

—Porthos, pour vous défendre, me remplacera parfaitement quand je ne serai plus à vos côtés.

—Quand il ne serait plus là ! Ces paroles résonnèrent douloureusement dans le cœur de Marcelle.

Oui, évidemment, il s'était dévoué jusqu'au bout avec une générosité chevaleresque... Mais elle ne pouvait avoir la prétention d'accaparer et d'absorber sa vie... Il avait ses habitudes, ses devoirs, ses plaisirs, ses amours.

Et sa joie s'éteignit tout d'un coup et elle tomba dans une profonde tristesse.

Alors, comme elle cherchait à se recueillir, à mettre ses idées en ordre, elle feignit de dormir et Fédor respecta son sommeil sans de nouveau lui adresser la parole.

Le jour apparut ; on approchait de la frontière. Comme l'avait annoncé Fédor, elle fut franchie sans accident.

Cette fois après avoir atteint la station de Verrier, après avoir mis le pied sur la terre de Suisse, Marcelle était définitivement sauvée, elle n'avait plus rien à craindre.

—Enfin ! lui dit Fédor en lui tendant la main pour descendre de wagon,—êtes-vous complètement rassurée ?

Oui, elle l'était pleinement, et pourtant la tristesse engourdisait encore son âme.

A la gare, une calèche découverte, attelée de quatre chevaux de poste conduits en daumont, attendait devant la porte.

Elle était précédée d'un piqueur portant au bras les armes du comte.

—J'ai pensé,—dit-il,—qu'après une nuit en chemin de fer, une légère promenade à l'air frais vous ferait grand bien. Si le froid matinal est trop vif, il y a des fourrures... Cela vous plaît-il ?

Oui, tout lui plaisait, du moment qu'elle se trouvait avec lui.

Ce luxe princier la touchait peu.

Elle ne s'y arrêtait même pas par la pensée. L'idée qu'elle allait bientôt quitter Fédor dominait désormais son âme.

Ils partirent et alors un admirable paysage se déroula devant les yeux.

La calèche traversa bientôt le Valtravers, suivant le cours verdoyant de la Reuse.

Dans le fond, sortant d'un brouillard doré, apparaissaient les eaux bleues du lac de Neuchâtel.

—Dans deux petites heures,—fit Fédor,—nous serons arrivés.

—Arrivés où ?—demanda Marcelle pour la première fois

—Ah ! vous devenez enfin curieuse... J'ai ici, tout près de Landeron, entre le lac de Neuchâtel et celui de Bienne, une villa sur les bords de ce dernier. Vous allez être, je l'espère du moins, très bien là pour vous reposer et me dire ce que... —

vous comptez faire. Vous serez chez vous, complètement libre, maîtresse de vous-même, trop heureux que vous veuillez bien me faire l'honneur et la grâce d'accepter mon hospitalité. Landeron, comme toute la Suisse, est assez triste en cette saison. Mais... —

—Mais peu m'importent les baigneurs et les touristes,—interrompit la jeune femme en souriant avec mélancolie.

—Je veux dire que la villa d'Heyrback, elle s'appelle ainsi, ne vous semblera pas d'une gaieté folle.

—Ce sera le paradis... —

Et elle s'empressa d'ajouter :

—Songez donc à l'enfer d'où je sors... —

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHIE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit : "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.